



# Budapestre vonatkozó újságcikkek

Szerző: *Werth, Léon*

Cím: *Budapest, ville d'eaux*

Forrás: *Excelsior*

*Paris*

(Hely)

*1922. 7. 14.*

(Idő)

(Köt. v. füz.) (

Osztályozás

Tárgy

*910.2*

Hely

Idő

*"1922"*

Személy

## BUDAPEST, VILLE D'EAUX par LÉON WERTH

On m'a appris, quand j'étais un écolier, qu'Alexandre, Annibal et César avaient le goût de la conquête. Ils partaient avec leurs armées. Cela faisait un grand bruit de pas foulant le sol et d'armes remuées. Ils traversaient les fleuves et franchissaient les montagnes. Et ils prenaient des villes.

Les conquérants prenaient des villes, pillaient et « faisaient un grand butin ». Ces mots n'étaient pas pour moi d'une parfaite clarté. Je n'avais jamais pris de ville. Cependant, une image de je ne sais quelle histoire me montrait des soldats, la hache levée, qui brisaient des vases et des objets précieux. Mais quand je lisais ces mots : « Il entra dans la ville », j'éprouvais le même plaisir qu'à la lecture des plus beaux contes de fées. J'imaginai le conquérant passant la porte de la ville, se promenant dans les rues et levant le nez pour voir aux fenêtres des visages nouveaux. Et j'enviais le conquérant.

J'ai pris Budapest. De nuit. J'ai commencé ma conquête par le Corso. Conquête réalisée presque dans l'instant où le désir en fut conçu. Si bien que, quand je vis les premières lumières des bateaux sur le Danube, je me demandais si je ne voyageais pas dans mon fauteuil, si je ne continuais pas ces pauvres et merveilleux voyages du temps où je ne pouvais pas voyager. Il n'était pas

9 heures du soir. Et le même jour, dans la lumière d'aube au grain de craie, j'avais traversé Paris et suivi le couloir de ses façades endormies. Pauvres conquérants des temps évanouis, qui s'en allaient au hasard des routes, comme des chemineaux ! Mais j'avais connu le miracle dont rêvaient déjà les poètes au temps des *Mille et une Nuits*. J'étais le jeune prince qu'un oiseau merveilleux emporte à travers l'espace jusqu'aux pays mystérieux, par delà les montagnes et par delà les mers. Un avion m'avait pris le matin à Paris. Un avion me déposait à Budapest avant la nuit.

Le Danube, la muraille rocheuse de la colline en forme de volcan qui le ferme comme un lac, les lumières glissantes des tramways et des bateaux, la palpitation molle des reflets posés sur l'eau, en fleurs de nénuphar, le ciel plombé de chaleur, roussi au couchant, cerné vers la terre d'un peu d'or pâle, la découpe sur l'autre rive des massifs d'arbres, des clochers et des cônes... Et les grands fauteuils du Corso, les orchestres tziganes, les robes claires et les sorbets. La nuit, à la façon d'un mufle de bête, jette des souffles chauds. C'est une chaleur matérielle et consistante. On la touche, elle vous touche. Si on ne résiste pas, si on lui sourit, on est sauvé... Un peu plus tard, le ciel devint nocturne, sans devenir obscur. L'effrayante douceur du Corso, e-

soir-là...

Ces femmes en robes claires sont-elles bien distinctes des souffles chauds de la nuit et des sillages lumineux sur le Danube ? Sont-elles autre chose qu'une des apparences de la nuit ? Littérature... Je sais bien qu'elles ne se confondent pas tout à fait avec le Danube et la nuit. Si je voulais définir leur beauté, je dirais qu'elles tiennent à la fois de la glace à la vanille et de la tarte au chocolat. Mais j'ai peur qu'on ne me comprenne pas. Il faudrait enlever à ces mots leur sens de pâtisserie, concevoir, comme une merveille de la nature, la fraîcheur aromatique de la glace et cette richesse de terre tropicale qui est dans la tarte au chocolat.

Les lumières des « établissements d'amusement » brillent sous les innombrables ombres du « Bois de Ville ». Au « Casino de Paris », au « Jardin de Paris », les salles sont rondes comme des cirques, toutes blanches, d'un blanc praliné. On dine ou l'on soupe pendant le spectacle. Il est agréable de manger des « paprika » pendant que la danseuse excentrique, en perruque rouge, tourne et bondit sur la scène. Ainsi le café-concert n'apparaît point comme un spectacle liturgique. On y peut déplacer sa chaise et, si l'on est mal élevé, mettre ses coudes sur la table. On peut aussi s'imaginer que l'on est un calife que ses danseuses charment pendant qu'il mange. Et, dans la chambre d'hôtel trop chaude où l'on ne peut dormir, on se demande pourquoi il n'y a point, au delà de la fenêtre ouverte, une scène où la danseuse à perruque rouge continuerait sa danse à contorsions.

Partout, des restaurants dont les nappes

blanches brillent sous les arbres. Les tziganes jouent du cymballon et caressent leurs violons à coups de trique. Dans l'eau du lac se reflète un palais lumineux, restaurant, manège forain ou château de la Belle au bois dormant. Plus loin, deux manèges éblouissants, non point en plein air, mais enfermés dans leur palais blanc. Plus loin encore, des soldats et des jeunes filles qui portent des tabliers à bavette se balancent ingénument. Et les promeneurs peuvent voir, du dehors, par de grandes haies, le spectacle du cirque, le long cheval danseur et l'écuyer en jaquette...

\*\*\*

Budapest, je te connais bien mal encore et par tes premières apparences. Les enseignes de tes petits débits, qui représentent des bouteilles immenses et des verres gigantesques où la mousse de la bière s'élève en houle, amuseraient Vlaminck. Dans beaucoup de tes restaurants, des jeunes filles passent parmi les clients, portant un plateau sur leur épaule, du même geste dont Rebecca portait sa cruche. Ce plateau contient du pain. Le pain se vend à part. C'est amusant d'acheter son pain à une jolie Hongroise... Mais on m'a expliqué que cette coutume récente avait pour cause la cherté du blé... Et je ne sais pas si les femmes, coiffées de fichus de toile, que j'ai vues dans les rues et les marchés de Budapest ont cet aspect de dolente langueur à cause du soleil d'Orient ou parce qu'elles souffrent.

Budapest, j'erre dans tes rues entouré d'un peuple dont je ne sais point la langue. C'est une solitude qu'il est bon de connaître... On touche la ville, on touche les hommes. On est à l'abri de ce que les sots

appellent les idées générales. On est du temps où le langage n'était pas encore inventé.

Et les quelques mots d'allemand appris au lycée deviennent de merveilleux talismans. Pendant les classes d'allemand, nous jetions au plafond des « bourrons » de papier mâché auxquels pendait un bonhomme découpé dans une feuille de cahier. Quand j'ai vu le miracle des quelques mots dont je me souvenais, j'ai revu votre visage, ô mon maître, et j'ai eu un remords. D'ailleurs, l'allemand ou l'anglais de lycée sont des langues injustement décriées. Insuffisantes pour demander son chemin ou prendre un ticket de tramway, elles permettent les conversations sur les motifs éternels, sur la douceur du ciel ou la beauté du fleuve.

Léon WERTH.